Agnès et Eugène – La vie d'un couple de paysans pionniers

« Il y a Mamie en train de plumer un canard dans l'arrière-cuisine, les biberons donnés avec Pépé aux bébés lapins, les parties de cache-cache dans la maison et les cabanes dans le bureau entre cousins, le bruit de fond de Question pour un champion pendant le repas du soir, la belle voix de Pépé à la chorale de l'église, l'odeur de savon de Mamie et ses mains tachées de jus de fruits, les siestes, l'odeur si particulière de leur maison, leur ronflement la nuit – le mystère reste entier de qui des deux ronflait le plus fort ! s'amuse Thomas –, les trajets en fourgonnette pour aller aux champs cueillir les cornichons, la belote l'après-midi et le soir, l'impressionnante grosse roue du moulin, les truites de la Vanne nourries au pain dur, le petit lavabo à côté des toilettes, où l'on se lave les mains, la carte de France dans la cuisine avec les punaises qui indiquent l'emplacement des membres de la famille, les étrennes et les félicitations pour les bonnes notes, l'escalier et le plancher qui craquent, la serrure des toilettes de l'étage qui est un simple crochet, les dessins des petits-enfants qu'Agnès accroche dans le bureau, le bruit des voitures qui ronronnent le long de la nationale, la vieille lampe torche près du compteur à l'entrée, la faïence orange de la cuisine, Papi et sa 4L, le passe-plat entre la salle et la cuisine, Papi qui lit l'Est Éclair et Mamie qui lit Le Pèlerin, la cloche de vache à côté de la porte d'entrée, Mamie et ses mots croisés puis ses sudokus, les promenades entre cousins, le bac à sable, les silex déterrés dans la cour, Papi qui se déguise en père Noël, puis les petits enfants qui endossent le déguisement à leur tour pendant que les tout petits regardent par la fenêtre de la cuisine, les trajets en Renault Modus pour aller faire les courses au marché ou à l'Inter, Papy et Mamie qui prient tous les soirs avec leur chapelet dans la cuisine, etc. »

Thomas explique ce qu'il garde de ses grands-parents : « Au quotidien, je pense souvent à Mamie et Papi comme modèles de travail : faire soi-même, bien faire, et avec passion. Je pense souvent à Mamie comme modèle de générosité et d'empathie, elle me pousse à penser davantage à autrui. Je suis fier de l'éducation qu'ils ont pu donner à ma mère, et du fait que ma mère ait pu me transmettre leurs valeurs. »

Pour Alice, la maison de Papi et Mamie a toujours eu une grande importance : « Chaque objet, chaque pièce, chaque odeur étaient familières et réconfortantes. J'ai plusieurs objets de leur maison chez moi, ces objets qui étaient si importants et représentatifs de mes grands-parents quand j'étais petite. Je n'ai que des souvenirs de joie, de rires avec mes cousins, des gougères toutes chaudes sortant du four, de chasse aux mouches dans la cuisine, des bonbons Vichy et des carottes géantes de papi, des excursions au milieu des poules et des lapins, et des balades sur la route du moulin. C'était pour moi un lieu magique, un lieu de profusion et de liberté, et le seul lieu où nous touchions du doigt la magie de Noël.

J'avais une relation très tendre avec ma grand-mère. J'aimais la faire rire, m'occuper d'elle (j'étais la seule autorisée à lui couper les ongles), la choquer pour bousculer son fort caractère, lui faire découvrir un autre monde. J'aurais souhaité la faire voyager une dernière fois avec moi si sa santé l'avait permis. Nous ne nous quittions jamais sans un câlin dont nous étions toutes les deux demandeuses. Sauf à sa mort, où je n'ai pas réussi à lui dire au revoir.

Une fois, alors que je revenais d'un long trajet en voiture en direction de Troyes, sans savoir pourquoi, je suis sortie à la mauvaise sortie d'autoroute. J'essayais de suivre mon GPS pour retrouver mon chemin, mais comme brouillée à chaque fois que je devais tourner, je continuais de me tromper de route. Ces erreurs répétées m'ont amené à prendre un chemin que je ne connaissais pas, jusqu'à arriver en haut de Saint-Benoît, à l'entrée du cimetière où sont enterrés

mes grands-parents. J'ai pris ça pour un signe et une demande de ma grand-mère de lui rendre visite et lui dire au revoir. Je touchais frénétiquement mon collier en forme de rose des vents en pleurant. C'était comme si elle s'accrochait à ce collier pour rester toujours auprès de moi et me guider. Je porte cette chaine presque tous les jours depuis, comme un porte-bonheur. »

À Noël 2018, Eugène dit à Delphine, épouse de son petit-fils Johan et alors enceinte de Margaux : « C'est bien, la France ne dépérira pas ! ».

D'Eugène, les petits-enfants se souviennent comme d'un patriarche, que l'on respectait tout en le craignant, aussi. Difficile à approcher, reflet d'une société taiseuse, solide au travail, mais peu enclin à montrer son affection, violent même. Élise[1] note cette autorité qui s'est éteinte à la fin de sa vie, permettant à Eugène de se montrer plus vulnérable, de parler un peu de ses faiblesses. Elle fut marquée par son regret vis-à-vis de Benoît, un jour qu'il répétait : « Il était trop petit pour partir à neuf ans[2], il était trop petit. »

Thomas raconte que « Papi était intimidant. Son ton, surement, et parce qu'il ne parlait pas pour ne rien dire. » Il garde en tête les énormes tartines — fait d'une demi-baguette — que son grand-père trempait dans son café au petit-déjeuner.

Les mains d'Eugène sont mémorables pour beaucoup. Mathilde relate : « Ses mains énormes, avec une force incroyable. Il nous faisait souvent mal sans faire exprès, en attrapant notre bras ou notre épaule et en la serrant dans sa main si puissante. »

Mathilde ne peut oublier l'attouchement qu'il lui fait subir alors qu'elle a quatorze ans, ainsi le silence du reste de la famille autour de son geste et de ses regards. Elle sent un fossé entre l'image d'Eugène et ses comportements. « On me l'a répété assez : Papi est un homme bien, il a beaucoup travaillé, il a le sens du devoir, il a été très courageux et vaillant. » Et, avec la voix que les femmes peuvent avoir un peu plus facilement à présent, elle demande « Où est l'amour ? […] Je n'arrive pas à voir où est l'amour, je ne vois pas de regard bienveillant. […] Ou si, peut-être, quand il attrape l'épaule de ma mère avec sa grosse main et qu'il dit : "C'est bien, ma fille."[3]» À travers son regard de femme maintenant adulte, on rencontre un Eugène représentant d'une époque révolue, une époque où les hommes n'expriment pas, ne rencontrent jamais leurs sentiments, ou peut-être seulement dans la solitude, et s'arrogent des droits sur les autres, sur les femmes de leur entourage, parce que rien ne les en empêche, sans s'excuser jamais. La réparation est plus longue sans cela.

Pour plusieurs, il y a le regret de n'en avoir pas plus su. Qui était Eugène derrière sa posture d'homme solide et intransigeant ?

« Il ne fallait pas garder le siège de Papi. D'ailleurs, il n'a jamais rien dit à personne. Avec son charisme, on savait lorsqu'il entrait dans la pièce qu'il fallait le lui laisser », raconte Thomas.

« Il était ce qu'il était, et il a fait de son mieux dans le contexte qui était le sien »,[4] précise Élise.

---

[1] Souvenirs d'Élise.
[2] À l'internat.
[3] Souvenirs de Mathilde
[4] Souvenirs d'Élise

D'Agnès, les petits-enfants gardent notamment en mémoire l'impossibilité de la faire asseoir ! « Nous aurions voulu qu'elle s'asseye pour manger et ne se lève plus du repas […], mais elle ne le voulait pas et ne le pouvait pas », explique Mathilde. « Je la vois se démener dans la cuisine, donner le meilleur d'elle-même, avoir le souci de chaque chose, ne se foutre de rien, abattre un travail titanesque, tous les jours. Penser à mille choses à la fois. Faire le maximum avec le minimum. »[5]

Agnès cédait parfois aux multiples suppliques, s'asseyait un instant puis s'échappait, incapable de simplement rester là. « Quand finalement elle capitule et s'assied après que ses filles lui ont demandé plein de fois, elle attend qu'elles partent de la pièce pour s'y remettre. Je la voyais dans une autre pièce, amusée de les avoir semées ! » raconte Thomas.

« J'ai toujours aimé me blottir contre ce corps dodu, mais souvent elle arrêtait nos étreintes pour aller faire quelque chose. »[6] Agnès, une femme infatigable, qui n'arrête jamais. « Je [la] revois et je vois cette détermination dans le geste. La chose est déjà faite dans sa tête. »

Cette transmission entre femmes, Mathilde l'évoque avec des mots puissants. « Je sens en moi la force de ma grand-mère, très fort. Je sens aussi ses souffrances, sa solitude, la dévotion, les silences pour ne pas faire de vagues, l'injustice tut, l'intransigeance subie, […] la carence affective de ma grand-mère et de ma mère ensuite, le besoin de recevoir de l'amour et de se contenter de quelques miettes. Et pour autant, donner puissance dix ce qu'elles ont reçu. Chacune, faire mieux que leur propre mère. J'ai l'impression d'accomplir une tâche, et même un combat qui m'a été confié par ma mère, reçu de sa mère. Un combat pour plus d'amour, plus de bienveillance, plus de joie, pour ses enfants, mais aussi et avant tout pour soi-même, pour donner l'exemple. »[…]"

Élise se souvient du grand intérêt manifesté par sa grand-mère au sujet de ses études de sage-femme, de comme cela a ouvert alors une porte, créé un espace pour dire, pour parler de ses accouchements et notamment du premier, qu'elle a vécu seule, et effrayée.[7] « Elle me l'a raconté à plusieurs reprises, comme si c'était un évènement autour duquel elle portait beaucoup d'émotions, notamment de culpabilité et de regret. […] Chaque fois qu'elle me racontait cette naissance, c'était plein d'émotions et de douleur. Mais elle m'a aussi raconté ses accouchements suivants. Elle en était fière. Elle a donné naissance à ses autres enfants avec de moins en moins de peur, de plus en plus de confiance. […] Ma grand-mère m'a aidé à comprendre que les femmes pouvaient accoucher par elles-mêmes. Et même la première fois, même seule, même si c'était dans la peur, elle l'a fait. »

La vocation professionnelle d'Élise a permis à Agnès de se confier sur certaines périodes difficiles de sa maternité. « Elle aurait voulu être la mère qu'elle souhaitait être, mais elle n'a pas pu, notamment à cause de sa propre mère qui l'empêchait de prendre Benoît, lui disait de le laisser pleurer. Elle me racontait souvent que Benoît pleurait beaucoup, qu'elle n'avait pas pu le nourrir au sein comme elle l'aurait voulu. » Ce regret d'allaitement, loin de l'aigrir, la rend admirative de sa petite-fille allaitant ses propres enfants. « Le matin, la première chose qu'elle me demandait était si je lui avais donné le sein, elle était très intéressée par l'allaitement. […] Cela m'a beaucoup touchée. » Agnès aimait les bébés, voulait toujours les prendre dans

[5] Souvenirs de Mathilde
[6] Souvenirs de Mathilde
[7] Voir le chapitre Agricultrice et mère

ses bras. « Je voudrais remercier ma grand-mère, une partie de moi vient d'elle. L'amour pour les femmes enceintes, pour la naissance, pour les bébés. Merci Mémé. »[8]

De par sa génération, Agnès exprimait peu son amour avec des mots, mais le faisait ressentir à travers les gestes du quotidien, notamment et surtout par sa cuisine. Les souvenirs liés à la table sont parmi les plus nombreux conservés par la descendance de cette infatigable cuisinière. « Ce que préparait Mamie était toujours succulent. […] Elle faisait le repas dès le matin, et l'odeur envahissait toute la cuisine », se rappelle Mathis.[9]

Les deux bûches « bien compactes »[10] de Noël — une au chocolat, une au café — le fromage blanc accompagné de framboises, le poulet frites, les copieux repas de Noël, les chevreuils ou sangliers qu'André ramenait de la chasse, accompagnés de gratin dauphinois, le jus de pomme « le meilleur du monde », les glaces dans un des congélateurs de la vieille grange accolée à la maison, les gaufres et les crêpes « incroyables », les clafoutis avec les fruits du jardin, les tartes au sucre, les endives « comme dans le Nord », le Benco sur la table du petit-déjeuner — « je n'avais jamais vu ça ailleurs », raconte Thomas — les prunes et les mirabelles du verger, l'équeutage des haricots sur la terrasse, le pain perdu, la soupe aux poireaux, « bien verte et tellement bonne », et mille autres plats et gourmandises.[11]

« Le frigo était toujours plein à craquer de plats en tout genre. Mamie me demandait parfois de replacer un plat, mais il n'y avait "guère" la place, comme ils disaient ! » se rappelle Thomas.

Évidemment, il n'était pas question de repartir de chez les grands-parents sans un ou plusieurs tupperwares, bouteilles, conserves ou confiture ! « Mamie était très accueillante et voulait toujours nous donner quelque chose pour la route. »[12]

Agnès était aussi une blagueuse, envoyant un de ses petits-fils chercher la glace qu'elle a déjà, mettant un fil dans la pâte à crêpe ou une ficelle au bout d'un billet pour le récupérer sitôt que quelqu'un se baisse, arrosant les gens dans la rue par la fenêtre, etc. « Elle appelait chacun le jour de son anniversaire, ou même la veille pour être certaine d'être la première, et disait après trente secondes ; "Ah, si tout va bien, c'est bien !" et elle raccrochait. »

Pour conclure cet hommage à Agnès et Eugène, gardons en mémoire les joies comme les épreuves, le goût du travail et la résilience, les engagements toujours forts, sans oublier, aussi, les longs moments de silence, les interrogations de leurs enfants restées sans réponse. On se construit avec ce que l'on reçoit, on se construit également avec ce que l'on ne reçoit pas. Sans cette pudeur des sentiments, sans ces tabous sur les évènements traumatisants de l'histoire familiale, y aurait-il eu cette volonté commune, cet élan collectif des enfants et petits-enfants à raconter, à se parler, à perpétuer les valeurs de leurs parents tout en ouvrant le champ des possibles ? Cette grande famille a envie de perdurer. Communiquer, c'est transmettre.

---

[8] Souvenirs d'Élise
[9] Souvenirs de Mathis
[10] Souvenirs de Johanna
[11] Souvenirs de Thomas et Mathis.
[12] Souvenirs de Mathis.